



CLASSIQUES  
GARNIER

LAZARD (Madeleine), « Bruno Roger-Vasselín, *Montaigne et l'art de sourire à la Renaissance*, Nizet, 2003 », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne Série VIII*, n° 35 - 36, 2004 (Juillet – Décembre), p. 132-134

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-11864-0.p.0132](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-11864-0.p.0132)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2004. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

Comme le latin occupe une place infime dans l'éducation grecque d'aujourd'hui, les jeunes lecteurs seraient obligés de lire les notes et par conséquent de fragmenter le texte. C'est évidemment pour éviter le mouvement des yeux sur la page que M. Dracodadis traduit dans le corps du texte. Mais n'est-ce pas justement ce mouvement de haut en bas et inversement qui crée le sens ? L'image platonicienne de l'œil-soleil (*La République*) le confirme. Par ailleurs, la question de savoir si l'on doit traduire également l'autre langue n'est pas seulement théorique : elle concerne l'essence même des *Essais*. Remplacer les citations par leur traduction implique que l'autre langue n'avait pas une présence fonctionnelle. Et non seulement le dialogue avec la première langue de l'auteur disparaît, mais encore il peut en résulter un texte où les citations jurent avec le contexte. Lorsque, par exemple, un passage des *Tusculanes* (V, XVIII, 54 : *Ut stultitia...*) cité en latin dans "Nos affections s'emportent au delà de nous" (I, 3), est donné en français dans le texte de l'édition de 1595 ("Comme la folie..."), nous soupçonnons qu'il s'agit d'une intervention de Marie de Gournay.

Les écrits de l'Antiquité, Montaigne les transforme parfois en un discours souterrain, caché, qui contribue à la polyphonie des *Essais*, produisant un sens autre que celui dont se contente l'"indiligent lecteur". L'exemple le plus frappant est "Sur des vers de Virgile" (III, 5), qui serait un tout autre essai s'il était entièrement écrit dans la même langue. Et déjà dans "De la tristesse" (I, 2) les vers de Catulle sont cités, évidemment pour les seuls initiés : au début du Livre Premier et dans la couche A, Montaigne n'écrit pas encore avec la franchise qui caractérise son style plus tard.

Mais tout bien considéré, il y a enfin en route une bonne traduction de tous les *Essais* dans la langue issue de celle de Plutarque. Le texte de Dracodadis se lit comme s'il était un original ; à un premier niveau, la pensée de Montaigne se communique sans problème, et surtout le traducteur ose intervenir, ayant compris depuis sa première traduction qu'il faut parfois trahir la lettre pour ne pas se trahir. "Interpréter", affirme Eco en parlant de la traduction d'une manière tout autre que les tenants de la déconstruction, "signifie faire un pari sur le sens véritable d'un texte"<sup>3</sup>.

A la fin de son introduction, M. Dracodadis invite le lecteur futur à retraduire Montaigne...

Zoé SAMARAS

\* \* \*

**Bruno Roger-Vasselín, Montaigne et l'art de sourire à la Renaissance**, Nizet, Saint-Genouph, 2003, 415 p.

Le présent ouvrage constituait originellement la première partie d'une thèse de doctorat consacrée à l'ironie et l'humour chez Montaigne dans les *Essais*, soutenue à l'Université de Paris III – Sorbonne Nouvelle (28 janvier 2000).

---

<sup>3</sup> Umberto Eco, "L'expérience de la traduction" in Julia Kristeva et alii, *Le plaisir des formes*, Paris, Seuil / Centre Roland Barthes, 2003, p. 119.

L'auteur des *Essais* a affirmé son désir de s'y montrer à son lecteur tout entier, tel qu'il était. Non pas qu'il se juge extraordinaire et atypique, assurant au contraire être "de la commune sorte". Mais l'originalité de son étude tient à sa volonté de se mettre à distance des modèles offerts par l'Antiquité ou l'époque contemporaine. D'où la nécessité, pour être crédible sans paraître suffisant, de présenter le personnage qu'il donne à voir en spectateur doué d'ironie et d'humour, incitant ainsi son lecteur à ne pas prendre tous ses propos au pied de la lettre et à déchiffrer les intentions qu'ils laissent entrevoir.

L'ouvrage débute par une étude des "traditions du rire en France à la Renaissance", telles qu'elles apparaissent dans les différents genres littéraires (1ère partie). La dernière partie s'interroge sur les implications morales du rire et sur l'idée que se font de leur utilisation les philosophes et les médecins du XVI<sup>e</sup> siècle (III : la pratique de la distance chez les Anciens et chez les Modernes). Ces deux parties, concernant des vues générales sur la littérature et sur l'éthique du rire, en encadrent une plus directement consacrée à la personnalité de Montaigne, et aux modèles sociaux auxquels il paraît s'identifier le plus volontiers (II, Sociabilité : l'élégance de la pensée dans l'Europe du XVI<sup>e</sup> siècle).

La partie I passe en revue les genres contemporains des *Essais* sollicités dans l'œuvre, contes à rire issus souvent d'un fonds oral, fort en vogue depuis l'époque médiévale, narrations plaisantes marquées par l'influence de Sénèque et Plutarque, contes à "cornice" (récits-cadres) des Italiens, Boccace notamment, et facéties du Pogge. Leurs brillants successeurs en France confèrent au genre des aspects fort divers, de l'*Heptameron* aux récits pantagruéliques de Rabelais. De même les trois genres oratoires (lettres, dialogue philosophique, commentaire) où se manifestent "les sourires de l'éloquence" font apparaître les multiples biais par lesquels celle-ci ouvre une approche stimulante des *Essais* (éloges paradoxaux, rhétoriques des citations etc.).

Suit un répertoire des genres du théâtre comique, qu'ils restent dans la tradition médiévale comme la farce, toujours vivante, ou traduisent le renouveau humaniste (théâtre néo-latin, comédies et pastorales). Le chapitre III recense les apports malicieux de la poésie galante (jeux de Marot, néo-platonisme italien et lyonnais, néo-pétrarquisme), ceux de la poésie satirique, amère ou indignée. Sont passés en revue (ch. IV) les textes politiques, traités, pamphlets et libelles, suscités par les "troubles" dont les *Essais* reflètent des sentiments très semblables face à la montée de l'angoisse contemporaine, justifiant la retraite studieuse et aussi le choix de l'essai.

L'érudition de l'auteur est ample et précise, les notes très abondantes en bas de page apportent références, citations, informations. Mais, dans toute cette partie, à l'exception du chapitre IV, on ne voit pas toujours en quoi toutes ces formes littéraires ont pu influencer Montaigne et quels rapports elles entretiennent avec les *Essais*. La même remarque est valable pour la troisième partie, toutefois mieux centrée sur le sujet dans l'ensemble. Si, comme on le souhaite, ce volume est destiné à s'intégrer dans un ouvrage plus considérable, il faudra resserrer, alléger les parties I et III, en se bornant à repérer précisément leur utilisation dans les *Essais*. Ce que l'on a tenté de faire par endroits, mais trop timidement.

Les médecins ont été nombreux à s'intéresser non seulement à la physiologie du rire, mais aussi à ses "causes et accidents", et aux diverses catégories du ridicule. Laurent Joubert, chancelier de la faculté de médecine de Montpellier, est l'auteur d'un *Traité du*

ris (1579) dont l'influence sur Montaigne semble indéniable (p. 276 et suiv.). D'autre part, son admiration pour les anciens incitait celui-ci à chercher chez eux des modèles en matière d'ironie et d'humour. Il lui suffisait de faire appel à ses souvenirs de lecture. On a noté les fréquentes allusions à la figure du Socrate de Platon. Mais les latins, les historiens, Tacite surtout, les poètes satiriques, Térence, Ovide, l'instruisent aussi de la pratique de l'ironie (ch. XI) au même titre qu'Erasme ou Rabelais. Plus difficilement identifiables sont ses modèles en matière d'humour ; la notion, d'ailleurs, est récente. L'ironie, "principe de vérité", suppose un regard critique sur le monde et permet à Montaigne de remettre en cause sa propre conduite, à en dégager les vanités. L'humour, "principe de santé", la distanciation désinvolte vis-à-vis de soi-même, l'aide à trouver sa place sur la scène littéraire (p. 314).

La seconde partie est sans doute celle dont l'intérêt est le plus vif, et qui semble aussi la plus étroitement rattachée au sujet. Il était judicieux d'enrichir l'interprétation des *Essais* et la connaissance de la personnalité de leur auteur par la recension des modèles sociaux auxquels celui-ci semble se rattacher. Ironie et humour seront mis à profit pour donner de lui un autoportrait authentique certes, mais susceptible d'assumer des physionomies disparates tout en préservant l'unité du personnage présenté au public.

Proposer un modèle ? Non pas. Mais séduire tout de même, grâce à ce regard ironique, ce sens de l'humour qui l'aide à prévenir les critiques en les désamorçant (p. 181). R. Bruno-Vasselin a repéré au moins cinq "habits littéraires", celui du gentilhomme français de vieille souche, du parlementaire cultivé et stoïcien, sur le patron de la Boétie, de l'humaniste érudit à l'image d'Erasme, de l'homme de cour à la Castiglione, et du régionaliste gascon. Mais si Montaigne s'entend à mimer avec une aisance souriante les codes sociaux dominants, il sait en montrer l'artifice et les limites. D'où l'alternance d'une impression de sincérité et de snobisme, d'abandon et de ruse, de transparence et de calcul (p. 183). Elle ne trompe, en fait, que "l'indiligent lecteur" qui ne veut pas admettre que la "bonne foi" de Montaigne consiste à reconnaître ses contradictions, mais à ne jamais y renoncer. Chercher à incarner l'humanisme d'une manière individuelle et concrète, conclut l'auteur, tel est le but de Montaigne se présentant au public. Et l'art de sourire lui permet de relier "les apports étincelants de l'esprit humaniste".

L'ouvrage est complété par une bibliographie copieuse et bien classée, et par trois index, des personnes, des œuvres, et des notions, lieux et événements.

Une fois revues les parties I et III pour mieux dégager l'utilisation par Montaigne des apports possibles qui y sont indiqués, on peut espérer que le présent ouvrage ouvrira le chemin à une plus vaste recherche, et deviendra un utile instrument de travail.

Madeleine LAZARD

\* \* \*